

P. 44. 9/183

Genève le 14 septembre 1832

combien je suis touché profondément de la bonne opinion que vous avez de moi; non certainement je n'oublierai jamais ni vos bontés ni l'intérêt que vous me témoignés malgré la distance et l'absence! croiriez vous que votre lettre du 19 juin ne m'est parvenue qu'il y a deux jours? je l'ai retrouvée ici au retour d'un long voyage; de Paris elle avait été renvoyée à Baden bade, d'Als à Basle, à Wern, d'où elle étoit venue m'attendre ici. quelle la cause dans notre correspondance et que de tous côtés pour les chagrins de tous genres! mon cœur ouvert à la douleur par des malheurs personnels, entra profondément dans vos peines, je n'ai que trop appris à mes dépens le que c'est que de perdre des êtres chéris et de voir souffrir de ces mêmes pertes, tout ce que l'on aime, parler de moi à votre fille, dit lui la vive sympathie que m'a inspirée le douloureux événement qu'elle déplore, la seule seule pourra calmer son chagrin, car il n'y a pas de consolation à donner en pareil cas, vous et ses enfants vous pouvez divertir ses affections et leur donner le change, la chère est tombée sur Paris comme une fusée incendiée, ma femme étoit souffrante, elle étoit frappée de l'idée, quelle seroit atteinte du fléau, mon beau père en étoit également effrayé, j'ai pris le parti, le 5 avril, voyant qu'il mourroit déjà 500 personnes par jour, de les emmener sans perdre un moment à Baden bade. à peine arrivés, nous avions déjà appris le peste de ma ^{et de} grand mère et nous savions que ma mère et mon beau frère ~~étaient~~ ^{étaient} atteints du fléau, ma mère nous a été consignée après une longue et douloureuse maladie, mais mon beau frère, après que nous le croyions hors de tous dangers a succombé à une rechute, et ma femme a eu à pleurer la perte d'un frère chéri qui possédait toutes les qualités qui font aimer et estimer un homme; il a emporté avec lui les regrets de tous ceux qui le connaissent et il avoit épousé une princesse Geltrui niece de M^{lle} Dietrichstein et il a laissé deux enfants qui sont aussi beaux que leur père et qui seront aussi bons que lui; peu de jours après nous apprimes la mort d'une certaine charmante agée de 21 ans et enterrée en six heures, par le choléra, elle venoit de l'opéra et trois heures du nuit où elle n'étoit plus! nous avons perdu en outre deux amis, deux femmes qui feroient des belices dans la société et chez qui se réunissoit tout ce que Paris reciteroit de plus excellent et de plus distingué! Je n'en finirois pas si je vous étois toutes les personnes que nous connoissons que

nous avons à regretter. ma femme navrée de la mort de son
frère en a été malade pendant quelque tems, le bon air de
Bade l'a remise un peu, nous y sommes restés deux mois, sur
la fin de mon séjour j'ai fait la connaissance de Spindler et de
Louis Robert de Berlin, qui a écrit plusieurs pièces pour
le theatre, die Din Myster Das Wälfeltnist, die Ubas Bilden,
et Caprin und Pfaffenst. c'étoit un homme à mille et
bon, car environ un mois après mon départ de Bade, le mort
l'a enlevé subitement. Spindler est beaucoup moins intéressant
que ses ouvrages, il a l'air matériel et lourd, il est sauvage et
peu civilisé, cependant il est bon homme et il est poète; mais
il a le tort de se jeter trop avant dans le politique du jour et cela
m'a fait regretter qu'il n'aurait resté dans le moyen âge.
Just avant le départ de son talent qui devrait rester dans le moyen âge.
pour arracher ma femme à sa mélancolie, je pris le parti de
l'emmener en Suisse, nous y entrâmes par Bâle, Soleure et
Besne, nous visitâmes tout l'oberland bernois. les courses dans
les montagnes qui offroient elle de difficultés groupées quelquefois
dangereuses ont fait beaucoup de bien à ma femme; les scènes
grandioses l'atterroient hors d'elle même, elles captivoient son attention,
le mouvement la distrajoit, et l'air si pur que l'on respire sur ces
hauteurs soulageoit sa poitrine oppressée. nous avons gagné
Genève par Lausanne en suivant les bords du Lac. nous avons
retrouvé à Genève ma belle sœur avec ses enfants, ils sont restés
quatre jours avec nous avant de partir pour Natché où ils vont
passer l'hiver. nous comptions alors rentrer en France, car la
maladie sembloit éteinte à Paris, mais elle a repris avec une
nouvelle intensité et une danse qui avait quitté Paris au
printemps en même tems que nous, et qui avait été pourvoir y
de ce terrible fléau. voyant que nous ne pouvions rentrer en
France, nous sommes retournés voyager, nous avons visité
la vallée de Chamouny, le grand Saint Bernard, le Valais,
Aribourg, Lucerne, les petits cantons, nous avons gravi le Saint
Gothard au sommet duquel nous avons rencontré Mr de
Chateaubriand, que nous avons eu du plaisir à revoir. après être

monte sur le Bigli, avoir traversé tous les lacs, visité Goug,
Zurich, Aarau, Bienne, Fide et Pierre, en habit. Rousseau &
nous sommes, revenus ici par Menchetel; c'est alors que j'ai
trouvé seulement votre bonne lettre et me de Vigny bien
vieille de date également, car elle avait été commencée avant
qu'il ne fut atteint de choléra et terminée après la guérison
de Jeanne l'a eu aussi mais faiblement. Je vous recommande
son dernier ouvrage, qui a pour titre Hello ou les consultations
du docteur Noir, sans doute que vous trouverez à l'empreinte
à Vienne, il n'y a pas de raisons pour qu'il n'y arrive pas.
nous commençons à être las de ce mouvement perpétuel qui
nous a fait tant de bien et nous nous arrêtons ici, leurrés
encore une fois par l'apparence peut-être trompeuse de la
cessation du fléau, qui semble s'éteindre à Paris; nous
attendons qu'il ait totalement disparu pour nous y rendre
de suite, mais à mon grand regret nous serons forcés d'y
rester, le choléra a envahi la Normandie et nos terres ne
sont pas épargnées.

Depuis quatre mois je n'ai presque pas touché une plume; j'
avant mon départ j'avais écrit un article dans la revue
des deux mondes, sur le détestable ouvrage de Boasue,
j'ai été fort surpris hier en le retrouvant traduit mot pour
mot dans les Morgenblatt des 26 et 27 juin dernier.
j'ai écrit depuis une lettre à la mémoire de Louis Robert
qui a été insérée dans la revue des deux mondes, dans le n°
du 1^{er} septembre, voilà tout ce que j'ai fait, mais dans
mon premier voyage ici, j'ai rappelé quelques notes sur
l'histoire et sur l'armée dont je tirerai parti peut-être.
et me tarde d'avoir de vos nouvelles, je vous prie de vouloir
bien m'en donner à Paris à mon adresse, Rue de Grenelle
et Germain n° 102. si vous ne pouvez pas me faire
porter votre lettre par M^r de Hügel qui est, je crois, à Vienne
et qui se fera un plaisir de m'obliger, mettre la simplement
à la poste; je n'ai que cette voie aujourd'hui pour vous
écrire et je n'ai pas voulu en retarder le moment, car

c'était un besoin pour moi, après un si long silence, une
vie pleine de tant de douleurs et d'agitations & notre
pauvre France est toujours bien malheureuse, tout y
est misérablement précaire, elle est en proie à tous les
fléaux à la fois; cela déchire le cœur. ma femme est
bien sensible à tout ce que vous me mander de bon et
d'affectueux pour elle, je lui ai appris à vous aimer et
elle a pris une vive part à vos peines. les tiennes ne
seront pas terminées de longtemps. c'est une blessure qui
sai que toujours qu'une semblable perte; il lui reste encore
un frère, plus jeune que l'autre et qui s'est conduit comme
un ange au lit de mort de son aîné. mon beau-père ne
vous a pas quittés et reviendra avec nous. Paris sera
bien triste et la maison que nous habitons encore plus,
car c'est là que toute la famille vivoit réunie et
que nous retrouvions une si douce vie.

soyez elle bonne pour me rappeler au souvenir de Mr
Kerlinder et des personnes qui ne m'ont point oublié,
de tout ce que j'ai connu à Nièvre, vous êtes la
seule personne qui se soit gravé dans mon cœur
d'une manière ineffaçable et dont les bontés ne sortiront
jamais de ma mémoire.

Edouard d'Algrange

